

**Critique littéraire**  
**de Emmanuel Le Roy Ladurie**  
parue dans *Le Figaro littéraire* du 09/01/1997

*Les coulisses du pouvoir*  
par SAINT-SIMON

En l'année même où la prestigieuse collection de la « Pléiade » célèbre son 65<sup>e</sup> anniversaire, l'événement... du jour ne serait-il pas l'achèvement de l'édition complète, effectuée depuis le mois d'octobre, des Œuvres du duc de Saint-Simon ? Yves Coirault, professeur honoraire à la Sorbonne, est notre saint-simonien de choc : c'est lui qui a mené à bien cette tâche littéralement colossale. Plus de 13 000 pages sur papier bible en effet, réparties en presque une dizaine de volumes. Parfait connaisseur des écrivains du Grand Siècle, Coirault se situe au terme d'une très longue galerie chronologique, celle des éditeurs successifs tant de Saint-Simon que d'autres mémorialistes, relatifs à la cour de Versailles. Yves Coirault n'est du reste pas le dernier en date, puisque nous disposerons bientôt des fascinantes publications de l'Américain Newton, ce Saint-Simon de la balayette et du placard, explorant à l'aide de textes d'archives tous les recoins du château de Versailles entre 1675 et 1789 ; ce palais étant, à l'époque, comme chacun sait, une HLM d'assez bon niveau sans plus, où les courtisans, ne disposaient en général pour chacun d'entre eux, famille incluse, que d'une pièce ou deux, au maximum ; ils devaient dans bien des cas s'adresser directement au Roi pour faire repeindre la cheminée, ou réajuster les trumeaux dans les vingt ou trente mètres carrés de leur « turne » ; ou encore pour améliorer les toilettes ou remplacer une vitre ou une persienne. Et le Souverain lui-même, en tant que gardien-chef de la grande HLM versaillaise, ne dédaignait pas de répondre de sa main à telle demande d'un courtisan comte ou baron. Sa Majesté apostillait même la requête, et mégotait sur le prix du plâtre ou de la peinture.

Mais commençons plutôt par les grands ancêtres d'éditions saint-simoniennes, et par les prédécesseurs plus ou moins immédiats de Coirault : sous le second Empire déjà, le vieux Chéruel avait abattu une besogne considérable, « éclusant » l'ensemble de l'œuvre ducale en une douzaine de petits tomes. Par la suite, il y eut, sous la III<sup>e</sup> République l'indépassable édition Boislisle, du nom d'un grand érudit ; il donna en 41 volumes la première collection totale des Mémoires du célèbre aristocrate écrivain. Publication indépassable à tout le moins quant aux notes infra-paginales qui disent avec rigueur le vrai et le faux du texte littéraire qui les surmonte : Saint-Simon, sans aucun doute, est loin de mentir dans tous les cas, il représente même une source précieuse pour l'historiographie louis-quatorzienne, mais enfin on doit aussi, de temps à autre, se méfier de lui, car il lui arrive de « sortir » telle ou telle énormité fautive qui sera ultérieurement signalée ou stigmatisée par Boislisle et plus encore par Coirault, son digne successeur : ainsi notre duc attribue-t-il la mort de Racine à la maladie de langueur que lui causa la profonde disgrâce dans laquelle l'avait soi-disant plongé Louis XIV. En réalité, c'est un abcès au foie, signalé dans les notes de Coirault, qui a tué ce poète, la méchanceté du monarque n'y était pour rien. Il faut dire que Saint-Simon lui-même était souvent fort mal vu à Versailles, et spécialement du fait des grands seigneurs, en raison des ravages que causait sa langue perçante, voire vipérine, à laquelle il concédait beaucoup trop ; ainsi, selon son propre exemple, apercevait-il partout des disgrâces, à conséquences

éventuellement dépressives ou mortelles, et cela même quand un quidam ne « cassait sa pipe » que pour des motifs purement organiques et biologiques.

Ajoutons que Coirault, encore lui, a l'immense mérite de n'enfourcher que modérément le cheval de bataille de Norbert Elias, sur lequel ont galopé tant de bons historiens français ; à les en croire, la sociabilité d'hier sinon d'aujourd'hui des Français, polis et courtois comme chacun sait, serait fille de la société de cour, telle que la décrivait Saint-Simon. En fait, comme l'ont bien montré divers auteurs d'outre-Atlantique, cette sociabilité typiquement française qui fut l'honneur de notre pays depuis deux siècles est bien plutôt née de la vie de salon et surtout des académies du temps des Lumières, davantage que de la quotidienneté versaillaise ou louis-quatorzienne, qui a trop bon dos dans toute cette affaire. On retrouve en tout cas, dans le dernier tome, le neuvième, tout juste publié par Coirault, les thèmes essentiels de la pensée et surtout de l'écriture saint-simonienne soit : le sens des hiérarchies antiégalitaires, tenues pour pierres d'angle de l'Ancien Régime ; le rôle considérable du sacré dans la vie de cour, ainsi que la distinction du pur et de l'impur : d'où les passages interminables des Mémoires, relatifs à l'ordre du Saint Esprit, ou hostiles aux bâtards royaux ; et puis l'apologie du renoncement ascétique, autrement dit de la vie de trappiste, dans le genre de l'abbé de Rancé. Ajoutons-y la description fine des cabales et autres maffias politico-religieuses chères aux pensionnaires de Versailles ; enfin l'ascension sociale des femmes titrées, escaladant comme des truites ou des saumons les degrés de la cascade des mépris, afin de convoler en justes noces avec des aristocrates plus haut placés que ne l'étaient leurs propres pères, nobles ou non. On bute, au bout du compte lors des derniers volumes, sur le coup de balai libérateur du temps de la Régence (1715-1723), quand Watteau, pour L'Enseigne de Gersaint, met au rancart le portrait officiel de feu Louis XIV...

La Régence elle-même ne fut pas sans lendemain et les mémorialistes du XVIIIe méritent également d'être à l'honneur. Daniel Roche et le regretté Arnaud de Maurepas ont proposé, à ce sujet, dans la collection « Bouquins », un passionnant défilé de textes mémoriaux divers. On citera en particulier à leur propos les autobiographies, pas si fréquentes à l'époque, d'hommes du peuple à l'exemple d'un certain Pierre Prion, Languedocien du temps des Lumières ; Pierre Prion, héros parmi d'autres de ce gros « Bouquin » de Daniel Roche, valet de chambre et charretier, homme à tout faire et secrétaire d'un marquis, était l'enfant déclassé d'une famille de petits notaires aveyronnais. Il fut aussi l'étincelant citoyen d'un village d'oc, Aubais, qui a lui tout seul sut fournir à notre patrimoine des Lettres deux grands auteurs : l'un, Prion lui-même, qui s'exprime en français avec de succulents méridionalismes ; et l'autre, l'abbé Fabre, prêtre local, qui fut probablement le plus grand romancier des littératures occitanes, celles-ci trop peu connues du public francophone. Fabre fut, en effet, l'auteur de la brillante nouvelle intitulée Jean l'ont pris, rédigée en patois languedocien et inspirée d'un conte populaire du folklore oral. Le village d'Aubais (Gard) qui hébergea ces deux grands hommes, est-il pleinement conscient, de nos jours, de ce que fut sa prodigieuse histoire ? Il est vrai que nous ne disposons pas en France « d'oïl » (septentrionale) d'équivalent de cette mince paroisse campagnarde d'Aubais à forte productivité littéraire ; mais dans le Nord aussi, les petites gens ont su, de temps à autre, à leur tour, rédiger des souvenirs : nous pouvons lire ainsi grâce à l'éminente historienne qu'est Anne Fillon, le texte des Mémoires de Louis Simon, villageois manceau du temps de Louis XIV : il fut successivement ou simultanément tisserand, sacristain, aubergiste, maire, percepteur, enfin épris des femmes et, pour finir, de sa propre épouse, caressante et caressée autant qu'on pouvait l'être dans les limites de la pudique écriture des écrivains populaires du XVIIIe siècle.